La maîtrise de la mer il y a vingt-quatre siècles

Autor(en): **Martin, Victor**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **15 (1941)**

Heft 3

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870034

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

15me année N° 3 1er juillet 1941

ÉTUDES DE LETTRES

Bulletin de la Société des Etudes de Lettres, No 46

LA MAITRISE DE LA MER IL Y A VINGT-QUATRE SIÈCLES [1]

Μέγα γὰρ τὸ τῆς θαλάσσης κράτος
Thuc. I 143. 4

A l'ouverture de la belle saison de l'an 431 avant notre ère, une puissante armée péloponésienne, réunie à l'isthme de Corinthe, s'apprêtait à marcher sur l'Attique. Son commandant, le roi de Sparte Archidamos, avant de s'ébranler, envoya un parlementaire présenter à Athènes un dernier ultimatum. Cet émissaire ne fut pas même reçu et se retira avec ces mots : « Ce jour sera pour la Grèce l'origine de grands malheurs. » (Thucydide II 12). De fait, le conflit qui s'inaugurait ainsi devait durer vingt-sept ans, compte tenu d'un intervalle de six ans et dix mois après les dix premières années, intervalle qu'un contemporain, l'historien Thucydide, qualifie de « trève mal assurée ». (V 26) [2].

Pendant la première décennie, Athènes résiste avec succès aux assauts de ses adversaires, lasse leurs efforts et conclut enfin une paix avantageuse qui consacre sa supériorité du moment.

Quand les hostilités reprennent officiellement en 414, Athènes commence par résister, puis succombe, et se voit imposer, en 404, une paix humiliante et spoliatrice, symbole, cette fois,

---

[1] On trouvera ici le texte, un peu développé par places, d'une conférence donnée à Lausanne, le 15 mai 1941, sous les auspices de la Société des Etudes de Lettres et des Amitiés gréco-suisses.

[2] Les cotes non accompagnées d'un nom d'auteur se rapportent toutes à l'histoire de Thucydide.

de sa déchéance. Déchéance de courte durée, mais c'est là une autre histoire.

De ce grand duel, nous voulons étudier ici l'aspect militaire et stratégique. Si l'on se demande comment il se fait que la position d'Athènes se soit si complètement renversée d'une des phases du conflit à l'autre, la réponse est simple. Durant la première moitié de la guerre, Athènes, puissance maîtresse de la mer, conserve et affermit cette maîtrise. Dans la seconde période, elle la perd. Tout se réduit donc, entre Sparte et Athènes, à ce problème essentiel : conserver ou acquérir la maîtrise de la mer.

La primauté du problème naval dans la lutte entre les Péloponésiens et Athènes est puissamment mise en évidence par Thucydide dans son histoire de cette guerre. Il suffit de voir la place que cette question occupe dans les discours qu'il prête successivement aux acteurs individuels ou collectifs du drame. Ces discours, suggérés, du reste, par les usages politiques du temps, constituent le moyen par lequel l'historien éclaire l'une après l'autre toutes les faces d'une situation. Ils remplacent, avec de grands avantages pour l'unité de style de l'œuvre et son effet dramatique, les dissertations qu'un moderne intercale dans l'exposé des faits en en interrompant le cours. La convention étant admise, les inconvénients du système, qu'on pourrait dénoncer au nom de l'observation stricte de la vérité historique, s'atténuent. Pour la question qui nous occupe, trois discours surtout, tous placés dans le premier livre, y projettent toute la lumière désirable, celui d'Archidamos (I 80 ss.), celui des Corinthiens (I 120 ss.) et celui de Périclès (I 140 ss.). Ils se répondent et fournissent, quand on les rapproche, une pénétrante analyse de la position des belligérants à l'égard du problème naval. Nous aurons constamment à nous y référer.

Pourquoi cette question de la mer prend-elle dans ce conflit particulier une importance pareille ? Un coup d'œil jeté sur la nature politique et la position géographique des deux groupes de belligérants suffit à le faire comprendre. Mais avant de le jeter, on nous permettra une courte parenthèse.

Il ne faut jamais oublier, lorsqu'on prononce le mot Grèce en parlant de l'antiquité classique, qu'on ne désigne pas plus une unité politique que lorsqu'on parle aujourd'hui de l'Europe. Au Vme siècle avant notre ère, le mot Grèce n'a qu'une valeur géographique ; il désigne aussi, d'une façon plus vague, un domaine où règne une certaine uniformité de civilisation. Il n'a pas de signification politique. Le territoire de ce nom est, toutes proportions gardées, encore plus compartimenté politiquement que ne l'est notre Europe. Du point de vue politique comme du point de vue géographique, c'est une Europe en miniature, mais qui n'en présente pas moins pour cela, sous des formes réduites, des phénomènes historiques analogues à ceux qui se répéteront ensuite à une plus grande échelle sur le plan européen. Les dimensions des phénomènes changeront, les rapports restent identiques. On pourrait même soutenir que, par l'accroissement prodigieux de la vélocité des moyens de transport, le monde est devenu plus étroit que la petite Grèce égéenne.

Des événements récents nous ont appris que l'Archipel avait, sous certains rapports, cessé d'en être un, l'étendue marine qui sépare ces îles du continent étant insignifiante pour l'aviation. Grâce à ce nouveau moyen de locomotion, ces îles trop proches des côtes ne sont plus que relativement insulaires au point de vue défensif. Pour retrouver des îles absolues, il faut chercher beaucoup plus loin dans la mer[1]. On pourrait dire que l'aviation a ressuscité l'Egéide des géologues, partiellement effondrée sous les eaux depuis des âges. Mais la navigation aérienne n'a pas pour cela supprimé, pour la politique et l'art militaire, le problème de la mer ; elle a changé les dimensions de ses données. Le rôle dévolu aujourd'hui à l'Atlantique ou à la Méditerranée dans ses parties les plus vastes était joué du temps des galères à rames des amiraux de Périclès par

---

[1] A l'heure actuelle la défense aérienne dont dispose une île contribue beaucoup à lui maintenir sa qualité insulaire. Ce facteur peut modifier l'importance de celui de l'éloignement.

la mer de Crète et le canal de Corfou ; la Sicile était pour eux plus éloignée que l'Amérique n'est aujourd'hui de l'Europe. Mais, dans ces limites, les mêmes problèmes se posaient à eux qu'aux marins de nos jours. Il s'agissait déjà, avec les moyens à disposition, de franchir ces distances ou d'empêcher à d'autres de le faire. A considérer les choses de ce point de vue, l'histoire des peuples de l'Antiquité sort du domaine de l'érudition pour entrer dans la sphère d'intérêt de tout esprit réfléchi. Mais fermons cette parenthèse.

Dans la Grèce du milieu du Vme siècle où s'enchevêtrent tant de puissances de toutes tailles, deux Etats se distinguent par leur force d'attraction : Athènes et Sparte. Chacune est devenue le noyau d'une association politique qui groupe de nombreux membres. Quoique désignés par le même nom, celui de *symmachie,* ou coalition de combat, et théoriquement identiques au point de vue juridique, ces deux organismes diffèrent profondément par la qualité des composants et leurs relations avec l'Etat prédominant [1]. Ils ne diffèrent pas moins sous le rapport militaire, ce qui nous intéresse surtout ici.

Bien que l'alliance péloponésienne comprenne quelques Etats maritimes tels que Corinthe, elle est essentiellement continentale. La puissance qui y donne le ton, Sparte, est fermée aux choses de la mer, comme sa vallée de l'Eurotas qui s'étrangle au sud en une gorge au lieu de s'ouvrir, comme la Messénie, sur l'étendue des eaux. Les Etats péloponésiens, associés à Sparte par souci de sécurité, forment un bloc compact à l'intérieur duquel toutes les communications se font par terre. Sauf Corinthe, la plupart de ces Etats sont agricoles. Ils seront donc plus aptes à fournir des soldats que des marins. Sparte elle-même a été contrainte par l'histoire à s'organiser pour dominer sur ses voisins immédiats. Les Doriens n'ont pas su assimiler les populations au milieu desquelles ils se sont établis. En butte à leur hostilité à travers toute leur histoire, ils ont dû

---

[1] Voir sur ce point mon ouvrage *La Vie internationale dans la Grèce des Cités,* IIe partie, ch. 1, pp. 145 ss.

rester toujours sur le qui-vive. Toutes leurs énergies se sont exclusivement concentrées sur l'art de la guerre, mais ils y sont devenus souverains. En fait de bravoure, de discipline, de fidélité à la consigne reçue, l'infanterie spartiate est sans rivale. L'opinion des Grecs est unanime sur ce point. « Les Lacédémoniens dans le combat corps à corps ne le cèdent à aucun peuple, mais réunis en troupe, ils sont les plus braves de tous les hommes. Bien que libres, ils ne le sont pas en tout point ; car ils ont un maître, la loi, pour laquelle ils ont encore plus de crainte que tes sujets n'ont pour toi. Aussi font-ils tout ce qu'elle leur commande. Or elle leur commande de ne jamais fuir devant un ennemi, quelque nombreux qu'il soit, mais de rester à leur poste pour vaincre ou mourir. » (Hér. VII 104). Ces paroles qu'Hérodote place dans la bouche du roi de Sparte, Démarate, s'adressant à Xerxès, expriment bien le sentiment règnant en Grèce au moment où s'ouvre le conflit dont nous nous occupons.

Au début de celui-ci, du reste, Périclès constate que « les Péloponésiens et leurs alliés peuvent bien dans un seul combat tenir tête à tout le reste des Grecs ». (I 141. 6). Son plan stratégique, dont nous allons parler, découlera de cette constatation. Un spécialiste de la guerre maritime, l'Athénien Phormion, tient pour acquis que les Spartiates sont sans rivaux pour la guerre continentale (II 89. 2). Ainsi, tout a concouru pour faire de Sparte un irrésistible adversaire dans les rencontres sur terre ferme.

Athènes a pris une direction opposée. Elle s'est, depuis Solon, et surtout depuis Thémistocle, résolument orientée vers la mer dans laquelle son territoire dessine comme une étrave. Grâce à ses escadres, elle a joué un rôle éminent dans la lutte victorieuse contre l'envahisseur perse au début du siècle, ce qui lui a permis d'attirer à elles toutes les communautés dispersées dans les îles et sur les côtes de l'Egée. La ligue qu'elle a formée avec elles s'est peu à peu si bien centralisée qu'on l'appelle couramment un « empire ». Le lien de cet empire disséminé est la mer ; sa raison d'être initiale, la sécurité que la

puissance maritime d'Athènes procure aux cités qui en font partie. Celles-ci contribuent du reste financièrement au maintien de cette puissance dont Athènes finit par avoir, à peu près seule, la responsabilité et l'exercice. Ainsi, aussi bien numériquement que par sa qualité, la marine athénienne laisse loin derrière elle toutes les autres marines grecques réunies.

Si l'hoplite, l'homme d'infanterie lourde, couvert d'airain, la lance en arrêt, et inébranlable à son poste, symbolise Lacédémone, ce qui évoque Athènes, c'est la galère de combat, la trière élancée, agile et meurtrière par sa mobilité. « D'où êtes-vous ? » demande-t-on à des voyageurs dans une comédie d'Aristophane. « Du pays des belles trières ! » est-il répondu (*Ois.* 108). Pas besoin d'en dire plus. Tout le monde sait qu'il s'agit d'Athènes.

Ainsi chacun des deux systèmes de puissances qui vont se trouver opposés a mis au point l'instrument nécessaire à sa sécurité et l'a porté au maximum d'efficacité. Athènes se tient pour aussi invulnérable sur mer ou par mer que Sparte à l'abri d'une attaque venant de l'intérieur. De fait, rien de pareil ne se produira, pour Athènes, avant 404, pour Sparte, avant les campagnes d'Epaminondas dans le Péloponèse, à partir de 370. En 431, date de la rupture entre Athènes et les Péloponésiens, on en est encore loin, et une telle éventualité paraît, sans doute, inconcevable aux intéressés.

Si le dogme de l'invincibilité des armées péloponésiennes est solidement établi, celui de la suprématie navale des Athéniens ne l'est pas moins. Ils en sont d'abord eux-mêmes profondément convaincus. Au point de commettre certaines négligences significatives. Ainsi, quoique la guerre dure déjà depuis plus de deux ans, ils laissent leur port du Pirée sans protection suffisante. « Le port du Pirée », dit Thucydide, « n'était ni fermé ni gardé, ce qui n'a rien d'étonnant vu l'immense supériorité navale des Athéniens. » (II 93. 1).

Le Lacédémonien Brasidas, esprit entreprenant et résolu, tente de profiter de cette insouciance en lançant une attaque, secrètement préparée de nuit, du port mégarien de Nisaea.

Sans les vents contraires et une excessive timidité dans l'exécution, il eût bien pu réussir. Sur le point menacé « il n'y avait point d'escadre de garde et on ne s'y attendait pas le moins du monde à ce qu'une attaque se produirait inopinément du côté de la mer, car on ne pensait pas que l'ennemi s'y risquerait ouvertement, et que s'il méditait le coup ouvertement, on ne manquerait pas d'en être averti ». (II 93. 3). Cette alerte servit de leçon. On prit des précautions sur place. Cependant, quand l'expédition de Sicile, qui devait être si fatale à la marine athénienne, a causé déjà certaines déceptions, le général en chef, Nicias, sous-estime encore l'importance des convois que les Péloponésiens réussissent à faire passer dans la grande île. Il faut des événements graves pour qu' « il prête une plus grande attention à la guerre navale ». (VII 4. 4, cf. VI 104. 3). Les défections qui se produisent parmi les alliés de Thrace à la suite de l'intervention de Brasidas dans ces parages en 424 provoquent à Athènes une indignation caractéristique. On y était « furieux que des insulaires osassent déjà se révolter en se reposant sur l'insuffisant appui que leur offraient les forces continentales des Lacédémoniens ». (IV 122. 5). Ces révoltes des cités maritimes seront du reste impitoyablement réprimées.

Cette confiance des Athéniens dans leurs escadres a comme pendant le sentiment d'impuissance éprouvé dans le domaine naval par leurs adversaires. Au moment où, dans le camp péloponésien, on discute sur l'opportunité d'entreprendre la guerre, les Corinthiens agitent devant leurs associés encore indécis la menace de blocus que fait peser sur le Péloponèse la puissance croissante d'Athènes. Ils s'adressent aux communautés sans contact avec la mer et qui se croient ainsi hors d'atteinte : « Nous devons les avertir que s'ils ne viennent pas au secours des peuples maritimes, ils éprouveront de grandes difficultés, soit pour l'exportation de leurs produits, soit pour l'importation de denrées qui ne parviennent sur le continent que par la voie de la mer. » (I 120. 2). Cet argument n'a pas seulement une valeur de propagande, il se fonde bien sur une

application possible de la puissance navale dont dispose Athènes. Celle qu'on lui attribue est si grande que la présence dans l'Egée d'une flotte étrangère est tenue pour inconcevable. Témoin ce qui arrive aux insulaires la quatrième année de la guerre, en 428. La grande île de Lesbos s'étant détachée d'Athènes, les Péloponésiens se hasardent à armer une flotte pour la soutenir. Cette escadre réussit à tromper la surveillance de la croisière ennemie dans les eaux de l'Attique et à traverser les Cyclades où son chef peut faire des prisonniers. « En effet, loin de fuir à la vue de sa flotte, ces hommes s'en étaient au contraire approchés, la prenant pour athénienne et n'imaginant pas que des vaisseaux péloponésiens arrivassent en Ionie tant que les Athéniens auraient l'empire de la mer. » (III. 32. 3). L'apparition de forces navales athéniennes suffira du reste pour que ces navigateurs improvisés cherchent le salut dans une fuite éperdue. Leur présence momentanée dans des eaux interdites n'est encore qu'un accident sans conséquence.

Que maintenant les circonstances opposent ces deux puissances, comment leurs armements de nature si différente vont-ils se rencontrer ?

Athènes, dira-t-on, n'est pas à l'abri des attaques péloponésiennes puisqu'elle possède une frontière de ce côté-là. Son territoire sera donc soumis aux invasions d'armées supérieures en nombre et en qualité. Ce point faible n'a pas échappé aux hommes d'Etat athéniens. Depuis Thémistocle, ils se sont efforcés d'y remédier en faisant des deux agglomérations d'Athènes et du Pirée, puissamment fortifiées et reliées par les « Longs murs », une seule forteresse, inexpugnable du côté de la terre et conservant d'autre part le libre accès à la mer. Il résulte de cet expédient que, même assiégée par une puissance disposant de la plus forte armée terrestre, mais sans flotte, Athènes ne pourra cependant pas être investie et que, tant que sa porte sur la mer restera ouverte et qu'elle dominera sur cet élément, elle pourra défier indéfiniment son adversaire. Cette « insularisation » d'Athènes, conçue par le génie de Thémistocle, effectuée au temps de Périclès et de la guerre du Péloponèse, lui assure

l'intangibilité que possèderait un Etat insulaire maître de la mer. Cet avantage, toutefois, doit être payé d'un sacrifice, celui de la campagne attique qui sera, en cas de conflit, abandonnée sans résistance à l'envahisseur. Dans la guerre de 431, en effet, le plan stratégique de Périclès consiste à frapper d'inefficacité l'armée des Péloponésiens en lui refusant le combat tout en tirant de la maîtrise de la mer tous les effets économiques et militaires qu'elle peut fournir. Grâce à elle, Athènes maintiendra son autorité sur son « empire » maritime, source de sa puissance financière par les tributs qu'il lui fournit, elle assurera le ravitaillement en vivres et en matières premières de la population de l'Attique concentrée dans la ville, enfin, par des incursions et des descentes sur ses côtes, elle inquiètera et épuisera l'adversaire tout en maintenant l'efficacité de l'arme navale par un entraînement continuel. Le blocus du Péloponèse pourra aussi être pratiqué ainsi que l'occupation permanente de points d'appui choisis en terre ennemie d'où il pourra être continuellement harcelé. Malgré des aspects offensifs qu'il ne faut pas sous-estimer, cette stratégie compte avant tout sur l'usure produite par la durée des hostilités. « Vos adversaires », disait Périclès aux Athéniens, « n'ont pas l'expérience des longues guerres ni des expéditions au delà des mers. » (I 141. 3). C'est donc que le facteur temps jouait un rôle de premier ordre dans ses combinaisons. Tant qu'elle conserve, par sa marine, l'accès aux ressources du monde, Athènes peut attendre sans hâte que ses adversaires se découragent.

A cette stratégie dictée par la suprématie maritime et la maîtrise de la mer, que peuvent opposer les Péloponésiens ? Athènes dans ses murailles reste, en l'état des moyens d'action du temps, à l'abri d'un assaut. Si l'armée, comme le prescrit Périclès, ne sort pas pour combattre, il ne restera aux envahisseurs que le saccage de l'Attique pour faire fléchir la volonté de résistance du défenseur ou pour l'entraîner à une bataille en rase campagne qui lui serait fatale vu la disproportion des forces. Ce danger, Périclès l'a prévu. Pour en préserver ses concitoyens, voici les propos qu'il leur a tenus : « Si les ennemis dirigent contre l'Atti-

que des expéditions de terre, vos flottes cingleront contre leur pays, et il n'y aura aucune proportion entre la dévastation d'une partie du Péloponèse et celle de toute l'Attique ; car ils ne pourront trouver ailleurs sans combat un territoire équivalent, tandis que nous possédons des terres nombreuses dans les îles et sur le continent. La domination des mers est une chose inestimable ; réfléchissez ; si nous étions insulaires, qui serait moins vulnérable que nous ? Nous rapprochant donc autant que possible de cette position, nous devons sacrifier notre territoire et nos habitations, et ne défendre qu'Athènes et la mer, sans nous laisser entraîner, par l'irritation que nous causera la perte de nos biens, à livrer bataille à des ennemis bien plus nombreux que nous. ... Ne pleurez pas vos habitations et vos terres, pensez à vos personnes ; car ces biens ne vous donneront pas des hommes, tandis que ces derniers vous procureront des biens. Si je croyais pouvoir vous persuader, je vous dirais : Allez vous-mêmes ravager vos propriétés et prouvez ainsi aux Péloponésiens que vous ne fléchirez pas pour de pareils intérêts. » (I 143. 4). Ici l'homme d'Etat athénien fait appel au moral de ses concitoyens. La destruction des bourgs et cultures de l'Attique ne serait une opération efficace pour l'ennemi que si elle démoralisait les habitants au point de leur faire désirer la paix à tout prix ou une rencontre dangereuse. Ces destructions sont par elles-mêmes impuissantes à altérer l'appareil de la puissance navale athénienne, seules leurs répercussions psychologiques pourraient les rendre redoutables. Elles n'ont qu'une valeur de terrorisme ; leur efficacité est donc relative à l'endurance de ceux qui en sont victimes. Aussi les plus avisés parmi les Spartiates fondent-ils peu d'espoir dans le succès de cette méthode. « Gardons-nous », dit à ses concitoyens le roi de Sparte Archidamos, « d'entreprendre la guerre dans l'espoir qu'elle sera bientôt finie si nous parvenons à ravager l'Attique. Je crains plutôt que nous ne la transmettions à nos enfants, car il est vraisemblable que l'orgueil des Athéniens les empêchera de devenir les esclaves de leur territoire et de s'épouvanter de la guerre comme des gens sans expérience. » (I 81. 6). En fait l'espoir

mis par certains Spartiates dans l'emploi de ce terrorisme ne leur a apporté que des déceptions. Les dévastations répétées de leurs campagnes, même quand elles s'accompagnèrent de la fameuse épidémie connue sous le nom de Peste d'Athènes, n'ont pu avoir raison de la ténacité des Athéniens. Un jour que ces fléaux conjugués les accablaient, Périclès leur adressa l'exhortation suivante : « Vous pensez que votre domination ne s'étend que sur vos alliés, mais moi je vous déclare que des deux éléments offerts à l'usage de l'homme, la terre et la mer, le dernier vous est soumis sans partage, soit dans les parties que vous en possédez aujourd'hui, soit dans toutes celles que vous voudrez conquérir. Il n'est personne, ni le roi de Perse ni aucune nation qui puisse vous empêcher de tenir la mer avec vos forces actuelles. Aussi est-il évident qu'une semblable puissance ne doit pas s'évaluer d'après la jouissance de vos maisons et de votre territoire, dont vous estimez la perte si cruelle. Il est indigne de vous de pleurer des biens qui, comparés à votre pouvoir, ne sont que des objets d'agrément et de luxe ; sacrifiez-les plutôt, et sachez que si nous conservons notre liberté les armes à la main, nous les regagnerons aisément, tandis que les hommes qui acceptent le joug se voient ordinairement privés de ce qu'ils avaient acquis. » (II 62. 2). Ces fières déclarations suffirent pour redresser les volontés chancelantes et il ne fut plus question de céder. Dix ans de suite, les Athéniens supportèrent ces vaines incursions. Comme leur puissance maritime restait pendant ce temps intacte, il fallut bien arrêter les hostilités.

Si les tentatives de démoralisation et d'intimidation demeurent infructueuses, il ne restera aux Péloponésiens, s'ils veulent venir à bout d'Athènes, qu'à s'en prendre directement à la source de sa force, c'est-à-dire à sa prépondérance navale. Pour y parvenir, il n'y a qu'un moyen, surclasser la marine athénienne. Pour les Péloponésiens clairvoyants, le problème se pose bien dans ces termes dès qu'on parle de rupture avec Athènes : sans des flottes et tout ce que leur efficacité suppose, une issue victorieuse de la guerre est exclue. Telle est notam-

ment l'opinion d'Archidamos dont on vient de voir le scepticisme à l'égard des méthodes terroristes pour abattre les Athéniens. Ceux-ci, expose-t-il à ses compatriotes, diffèrent des adversaires que les Péloponésiens ont eu jusqu'ici à combattre en ce sens essentiellement qu'ils sont riches et qu'ils sont marins. Dans ces conditions, sur quoi se fonderait-on pour les attaquer d'emblée sans préparation préalable ? « Sera-ce sur nos vaisseaux ? Mais nous sommes inférieurs à eux sur ce point, et s'il nous faut nous entraîner et mettre nos armements au niveau des leurs, cela prendra du temps. Sera-ce sur nos capitaux ? Mais nous sommes à cet égard dans une infériorité encore plus marquée. Nous n'avons pas de trésor commun et nous sommes peu disposés à contribuer de nos propres deniers... Si nous voulons tenter de soulever leurs alliés, il faudra encore des vaisseaux pour les soutenir, puisqu'ils sont en majorité des insulaires. Que devons-nous donc attendre de la guerre ? Si nous n'arrivons pas à rendre notre marine plus puissante que la leur où à supprimer les revenus qui leur servent à entretenir celle-ci, il y aura pour nous plus de pertes que de profits. » (I 80. 4).

La coalition péloponésienne, conclut Archidamos, n'est pas préparée à faire la guerre à une puissance comme Athènes. Il lui faut gagner le temps nécessaire à cette préparation qui sera financière aussi bien que navale, marine et capitaux étant des notions complémentaires. « Je crois que nous devons ajourner toute démarche hostile et adresser nos protestations aux Athéniens sans prendre une attitude ni trop belliqueuse ni trop flexible. En même temps, presser nos préparatifs par l'adjonction d'alliés, aussi bien grecs que barbares... Si les Athéniens prêtent l'oreille à nos députés, tout ira pour le mieux. Si non, nous serons dans deux ou trois ans mieux à même de les attaquer. » (I 82. 1). C'est reconnaître la distance que les Péloponésiens auront à franchir pour rejoindre leurs adversaires.

Les partisans d'une politique d'hostilité immédiate ne nient pas les lacunes signalées par le souverain. Ils s'attachent à démontrer qu'elles peuvent être comblées plus rapidement qu'il ne le prétend. La supériorité navale actuelle des Athéniens

n'est pas mise en doute. Il s'agit de porter la marine péloponésienne au niveau de la leur. Pour cela, il faut d'abord des capitaux. On peut se les procurer tout de suite en contractant un emprunt auprès des grands dépositaires de richesse de ce temps, les sanctuaires de Delphes et d'Olympie, tous deux située dans la sphère d'influence péloponésienne (I 121. 3). On pourra ainsi se procurer sans délai les escadres nécessaires.

De fait, au temps dont nous parlons, la construction d'une flotte de guerre ne demande pas trop de temps si l'on possède, à côté des capitaux indispensables, les installations, la main-d'œuvre qualifiée et les matières premières. On voit Athènes après ses désastres maritimes de Sicile et d'Ionie en 413 et en 407 y parvenir en quelques mois. Aussi lorsqu'en 431 la ligue péloponésienne décrète de constituer une flotte de 500 unités (II 7), l'entreprise n'a-t-elle rien d'extravagant. D'autant plus qu'une grande partie de ce total, 200 bâtiments peut-être, est demandée aux peuples doriens de Sicile et d'Italie dont on escompte l'appui, qui du reste fera défaut au début. Il ne resterait donc que 300 trières à construire dans le Péloponèse et ses dépendances immédiates. Une pareille tâche n'était certes pas au-dessus des forces combinées de Sparte, Corinthe, Sicyone, Elis et autres cités qui possédaient toutes des chantiers de construction pour leur marine marchande. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à trouver en mer dès la deuxième année de la guerre, en été 430, une flotte péloponésienne de 100 unités opérant dans la mer ionienne, contre Zacynthe (II 66). Quelle est sa valeur comme instrument de combat ? C'est là une autre question.

L'objection d'Archidamos portant sur l'absence d'équipages entraînés et le temps nécessaire pour les former est de beaucoup la plus grave. Ses contradicteurs tentent de la réduire de deux manières. D'abord les moyens financiers mis à la disposition des Péloponésiens par l'emprunt leur permettront d'offrir une haute paye et par conséquent d'attirer à leur service les meilleurs matelots de la Grèce, ce qui aura le double avantage de soustraire ceux-ci aux Athéniens et de procurer immédiatement à la partie adverse ce qui lui manque le plus, des équipages déjà

formés. On brûlera ainsi l'étape de préparation. En second lieu, la lutte elle-même, en se prolongeant, servira d'école à la jeune marine du Péloponèse. Elle y gagnera la compétence technique qui, jointe à la supériorité morale dont ses membres sont déjà pourvus par nature, lui assurera promptement une prépondérance définitive sur l'ennemi (I 121. 4). Ces vues contiennent un aveu de l'état d'impréparation qui règne à ce moment dans le camp péloponésien.

Tandis que les Péloponésiens ont encore tout à faire dans le domaine maritime, les Athéniens possèdent déjà, non seulement les instruments de la prépondérance navale sous la forme d'une flotte imposante de navires de combat, mais encore, ce qui est beaucoup plus important, ils ont acquis, par une longue pratique, une science de leur maniement sans rivale dans toute la Grèce. C'est là que réside pour eux une supériorité qu'il ne sera pas aussi facile de leur disputer que certains de leurs adversaires se l'imaginent.

« Quand nous aurons atteint l'égalité avec eux en matière de science (nautique)... » disent les Corinthiens lorsqu'ils spéculent sur les chances de victoire qu'ils croient pouvoir escompter. Il parlent comme on voit au conditionnel. Et la condition, encore à réaliser, est de taille. Thucydide a confié à Périclès l'exposé des raisons pour lesquelles sa réalisation, en dépit des arguments développés par les Corinthiens, reste plus que problématique. Les difficultés financières, pour ardues qu'elles apparaissent, ne sont peut-être pas insurmontables. Leur solution toutefois ne procurera que l'instrument de la puissance navale. La flotte construite, il faudra savoir s'en servir. Le défaut d'expérience, qui est absolu, ne se réparera pas aisément. Prétendre acquérir cette expérience pendant les hostilités et au moyen d'elles est une chimère pour les Péloponésiens. Ce qui les en a empêchés dans le passé, c'est que la maîtrise de la mer était détenue par d'autres qu'eux, les tenant à l'écart de la mer (141. 4). Il n'en sera pas autrement pendant la guerre. « Acquérir la science des choses de la mer », dit Périclès parlant au peuple d'Athènes de ses adversaires, « ne leur sera pas

facile. Vous-mêmes, en effet, quoique vous vous y exerciez depuis les guerres médiques, vous n'y êtes pas encore passés maîtres. Comment alors des hommes qui sont davantage agriculteurs que marins, et auxquels de plus il ne sera pas permis de s'exercer, parce qu'ils seront constamment soumis au blocus de nos escadres plus nombreuses que les leurs, comment pourront-ils obtenir un résultat appréciable ? Si les vaisseaux effectuant le blocus étaient peu nombreux, peut-être tenteraient-ils leur chance, leur supériorité numérique rassurant leur incompétence. Tenus enfermés par des escadres puissantes, ils resteront tranquilles. Le défaut de pratique augmentera leur incapacité et, par voie de conséquence, leur timidité. La marine est un art comme les autres. Il ne convient pas de la cultiver accidentellement et à titre d'accessoire ; il faut bien plutôt ne tolérer aucun autre intérêt à côté d'elle. » (I 142. 6-8).

Ainsi Athènes a une avance de plus d'un demi-siècle sur ses rivaux dans ce difficile art naval. Elle possède en Attique même et dans son « empire » un inépuisable réservoir de marins, les meilleurs de la Grèce (I 143. 1). Grâce à sa maîtrise de la mer, elle a directement accès aux sources de matières premières dont dépend le maintien d'une marine de guerre : bois de construction, métaux, textiles, goudron, poix, etc.

Les réserves de numéraire et la capacité financière de son « empire » lui assurent des capitaux presque illimités pour solder les frais d'entretien et de construction des navires et payer les équipages. De plus, dans la métropole elle-même, un système fiscal particulier, dont le résultat n'est pas sans analogie avec celui de notre impôt progressif sur le revenu, met à contribution les grosses fortunes au profit de la marine. Ainsi tout l'appareil athénien est réglé en tout temps en vue d'assurer à cet Etat une supériorité maritime absolue. Vienne la guerre, il n'y aura rien à créer. Il suffira de tendre les ressorts existants pour leur faire rendre le maximum.

Au début de la guerre de 431, Athènes a 300 trières à flot (II 13. 8) ; ce chiffre sera porté peu après à 400, par la constitution d'une réserve de 100 unités dont il est décidé de ne faire

usage que si Athènes était directement menacée par une flotte ennemie (II 24. 2).

Compte tenu des divisions navales stationnées aux points stratégiques de l'« empire », il reste une masse puissante pour des expéditions particulières. Les mouvements de 100 trières à la fois ne sont pas rares.

Il y aurait bien eu, pour les Péloponésiens, un autre moyen que la création de toutes pièces d'une marine de guerre pour contrebalancer tout de suite la supériorité maritime d'Athènes. Il aurait consisté à trouver des alliés déjà pourvus de flottes de combat. Certaines puissances situées à la périphérie du monde égéen, grecques ou barbares, auraient pu jouer ce rôle. Pendant toute la première période du conflit, elles restèrent cependant à l'écart. Ni les Grecs d'Italie et de Sicile, ni le roi de Perse ne répondirent aux sollicitations dont ils furent l'objet. Ailleurs, comme à Corcyre, la diplomatie athénienne triomphe de celle de ses rivaux. L'appoint étranger faisant défaut pendant les dix premières années du conflit, les Péloponésiens en sont réduits à tirer d'eux-mêmes, et dans les conditions qui viennent d'être décrites, les éléments d'une marine de guerre. Les événements enseignent qu'ils ne sont pas parvenus le moins du monde à ébranler la position de leur adversaire sur l'élément liquide.

Sans doute les Péloponésiens possèdent-ils des vaisseaux de ligne avec lesquels ils tentent à l'occasion une opération limitée. On en a déjà vu des exemples. Ils parviennent parfois à transporter outre-mer un corps expéditionnaire. Bien plus souvent ils battent précipitamment en retraite devant les forces navales d'Athènes. Les succès partiels qu'ils obtiennent ne compromettent ni ne démentent la suprématie navale de leurs ennemis. Ce genre de suprématie, à toutes les époques de l'histoire et quand il s'exerce sur un vaste théâtre, n'est jamais absolu. Cela exigerait une présence simultanée en force sur tous les points de l'Océan qui est impossible. Il suffit que l'une des parties jouisse d'une liberté de mouvement suffisante sur mer, et que l'autre subisse la contrainte inverse, pour qu'il y ait suprématie maritime en faveur de la première. Cette suprématie

sera d'autant plus sérieuse que la disproportion des capacités navales est plus grande.

L'effet de la supériorité navale peut être, au point de vue des hostilités, négatif, c'est-à-dire qu'il rendra les engagements plus rares, l'adversaire le plus faible ou le moins expérimenté évitant autant que possible le combat. C'est ce qu'on observe pendant les dix premières années de notre guerre. Aucune bataille navale d'envergure ne s'y produit. Les escadres athéniennes circulent partout sans être inquiétées et il en est naturellement de même de la marine marchande. Cette activité permanente et passée sous silence par l'histoire, conséquence de la maîtrise de la mer, est bien plus importante que les quelques succès navals des Péloponésiens dont le souvenir a été conservé justement à cause de leur caractère exceptionnel. La maîtrise de la mer est toujours discrète dans ses manifestations journalières. Les échecs momentanés qu'elle subit doivent être évalués en proportion des succès muets qui les accompagnent.

Durant cette première période dans laquelle Athènes conserve sa suprématie navale, elle ne compte pas que des succès sur les eaux mais, dans l'ensemble, la qualité inégalable de sa marine, la capacité du commandement, la discipline, l'endurance, le mordant des équipages, leur esprit combatif et leur confiance en eux-mêmes éclatent dans chaque rencontre. Dans ce domaine, l'adversaire ne supporte pas la comparaison. Nous n'en donnerons ici qu'une preuve mémorable.

Pour surveiller le golfe de Corinthe, les Athéniens avaient établi une base navale à Naupacte, la future Lépante, et y entretenaient une division de vingt bâtiments. La troisième année de la guerre, en été 429, les Péloponésiens forment le projet de s'établir en Acarnanie pour, de là, menacer Zacynthe et Céphalonie dont la possession facilite aux Athéniens la croisière autour du Péloponèse. Pour cette expédition, des troupes devront être transportées par mer d'Elide et de Corinthe. L'escadre de Naupacte a naturellement pour mission de les intercepter. Tâche difficile pour sa faiblesse numérique, car elle ne peut se diviser et, à s'éloigner trop de sa base, elle risque de voir

toutes les proies lui échapper. Le premier convoi, celui qui vient du Péloponèse occidental, réussit à tromper sa surveillance et parvient à destination. Reste le second, celui de Corinthe. Son itinéraire le rend plus vulnérable puisqu'il passe devant Naupacte. Son commandant espère cependant que le nombre élevé de ses bâtiments, quarante-sept, intimidera les Athéniens et qu'il pourra, en serrant de près la côte péloponésienne, sortir sans encombre du golfe, gagner Patras et de là les ports méridionaux de l'Acarnanie.

L'amiral athénien Phormion qui commande l'escadre de Naupacte n'hésite pas, quand il voit arriver cette flotte, à l'engager malgré sa supériorité numérique. Il avance parallèlement à elle, en suivant la rive septentrionale du golfe, dans l'intention d'attaquer dès que l'ennemi aura atteint la pleine mer où rien ne fera obstacle à la capacité manœuvrière par laquelle il entend suppléer à l'insuffisance de ses forces. La nuit surprend les deux escadres à la hauteur de Patras. Une tentative des Corinthiens de dépister l'adversaire à la faveur de l'obscurité échoue devant sa vigilance. A l'aube, ils le retrouvent devant eux quand ils mettent le cap au nord pour gagner l'Acarnanie. Il n'y a plus moyen d'éviter l'engagement. Associant une technique supérieure à une habile utilisation des conditions météorologiques, Phormion remporte un succès éclatant sur ces « marins sans expérience ». (II. 84. 3). L'escadre ennemie est dispersée, le vaisseau amiral coulé, douze autres bâtiments capturés, de nombreuses avaries infligées. Ainsi malmenée la flotte péloponésienne gagne le port de Cyllène en Elide. Cet échec provoque l'indignation du haut commandement lacédémonien. « Comme c'était la première fois qu'ils tentaient une bataille navale, ce résultat leur paraissait paradoxal. Ne croyant pas leur marine à ce point inférieure, ils pensaient plutôt à de la négligence, au lieu de mettre en parallèle la vieille expérience des Athéniens et leur propre préparation toute récente. » (II 85. 2).

Sous l'empire de ces illusions, ils décident de recommencer avec des forces accrues. La flotte est portée à soixante-dix-sept bâtiments tandis que celle de Phormion reste à son chiffre

de vingt, car les renforts qu'il a demandés à Athènes, et qu'on lui a accordés, ne parviendront pas à temps. Les deux escadres prennent position en face l'une de l'autre dans le détroit lui-même. Les Lacédémoniens, instruits par l'expérience précédente, ne veulent pas livrer bataille en eau libre ; Phormion, de son côté, désire encore les attirer en pleine mer. Mais il ne se presse pas, puisqu'il attend du renfort. Ce sont les ennemis qui, par crainte de voir celui-ci arriver, passeront à l'attaque après six ou sept jours d'attente.

Le récit de l'action est précédé dans Thucydide, selon sa méthode déjà indiquée, par les allocutions adressées respectivement par les deux commandants à leurs hommes. Elles nous font connaître sur quoi on compte, dans chaque camp, pour réussir, et quelles sont de part et d'autre les chances de succès. Il suffit de confronter les affirmations.

Les Péloponésiens ont pour eux le nombre et une valeur militaire que personne ne leur conteste, mais qui, acquise sur un autre élément, reste d'application douteuse dans une bataille navale. A cela s'ajoutent les leçons du dernier combat qu'ils croient suffisantes pour compenser l'inexpérience qui « fait broncher lorsqu'on livre pour la première fois un combat naval ». (II 87. 2). A leur débit s'inscrit le découragement engendré par leur défaite antérieure, et, d'une manière générale, ce que nous appellerions un complexe d'infériorité. Pour atténuer ce sentiment déprimant, ils ont augmenté leurs forces, mais, par là, ils ont témoigné qu'il existe.

Les Athéniens de leur côté peuvent craindre la disproportion numérique des escadres en présence. Ils pensent y parer par le choix du lieu de l'action et la supériorité de leur tactique. Celle des Lacédémoniens étant exclusivement terrestre, sa valeur est problématique pour la guerre maritime. L'atout majeur des Athéniens réside dans leur expérience de la guerre navale et dans le sentiment d'assurance que leur donnent leurs succès renouvelés sur cet élément.

« Phormion leur avait répété sans cesse et muni leurs esprits de cette pensée, qu'il n'y avait aucune flotte, quelque nombreuse

qu'elle fût, dont ils ne dussent soutenir l'attaque ; et les combattants avaient dès longtemps conçu l'idée que des Athéniens ne pouvaient reculer devant aucun rassemblement de vaisseaux péloponésiens. » (II 88. 2). Ce combat va mettre aux prises, d'une façon exemplaire, le nombre avec la science, l'improvisation avec l'expérience, car le courage ne fait défaut ni d'un côté ni de l'autre. Les Péloponésiens marquent un premier avantage en obligeant Phormion à les suivre à l'intérieur du golfe où ils s'engagent comme pour assaillir Naupacte. Leur but est de virer au moment voulu pour envelopper la mince file des galères athéniennes qui navigue parallèlement à eux. La manœuvre ne réussit qu'à moitié. Les onze premières trières athéniennes gagnent les poursuivants de vitesse, les dépassent, font demi-tour, reviennent sur eux à toutes rames, les bousculent, coulent certains de leurs bâtiments, en capturent d'autres, reprennent ceux de leurs propres vaisseaux qui avaient été faits prisonniers. Un des commandants lacédémoniens, désespéré, se donne la mort. Quoique chacun des adversaires élève un trophée pour célébrer l'avantage partiel qu'il a remporté, le bilan est nettement en faveur d'Athènes puisque sa petite escadre n'a pas été détruite et que l'expédition péloponésienne à destination de l'Acarnanie n'a pu être exécutée.

Cet épisode en dit assez long sur la valeur respective des deux marines, leur degré de préparation et l'état de leur moral. On pourrait multiplier les témoignages dans le même sens. Pendant toute la première partie de la guerre, cette situation ne se modifiera pas. C'est pourquoi, malgré des revers occasionnels, Athènes, puissance attaquée, pourra, en 421, conclure une paix qui la laisse en meilleure posture qu'à l'ouverture des hostilités. Comme la guerre engagée par les Péloponésiens avait pour but déclaré d'abattre la suprématie athénienne, on comprend aussi que cette paix n'ait pas été de longue durée.

* * *

On se rappelle que la confiance de Périclès dans le succès de sa patrie se fondait sur la suprématie navale dont celle-ci jouissait incontestablement au début du conflit et sur l'assurance que les Athéniens ne pourraient être rejoints sur ce point par leurs adversaires si l'on évitait certaines fautes.

Par ces fautes, il faut entendre tout ce qui pourrait porter atteinte à cette situation privilégiée. Or, elle dépend en dernière analyse, matériellement, de la puissance financière d'Athènes qui, elle-même, se compose des réserves accumulées et des ressources régulières procurées par les tributs des communautés composant l'« empire », — moralement, de l'expérience nautique acquise par cinquante ans de pratique incessante et du corollaire de cette expérience, le sentiment de l'invincibilité qui anime les marins athéniens. Richesse acquise, science navale acquise, tels sont les avantages formidables dont dispose Athènes en face de son adversaire terrien et impécunieux. Mais ce capital précieux doit être sauvegardé par une incessante vigilance. Il ne faut pas le hasarder dans des spéculations risquées. « Périclès avait déclaré que les Athéniens auraient le dessus si, conservant leur tranquillité et soignant leur marine, ils s'abstenaient de toute conquête durant la guerre et n'exposaient point la sécurité de leur Etat. » (II 65. 7).

Le discours au peuple que Thucydide fait tenir à cet homme d'Etat la veille de la rupture contient cette phrase : « Beaucoup de raisons me font espérer que nous triompherons si vous avez la volonté de ne pas agrandir vos possessions pendant la guerre et de ne pas augmenter gratuitement vos risques. Je redoute en effet davantage vos propres erreurs que les inventions de l'adversaire, » (I 144. 1).

L'histoire de la seconde partie du conflit à partir de 415, avec l'expédition de Sicile et la réouverture, peu après, de la guerre avec les Péloponésiens, nous fait assister à la consommation de ces fautes et aux conséquences qui en découlent fatalement : la destruction du capital matériel et moral dont il vient d'être question.

Considérant les proportions du monde antique et les moyens

de communication d'alors, la Sicile représentait un continent aussi peuplé et riche en ressources que celui que formait la péninsule hellénique. Athènes entreprit de le conquérir au moment où un effort équivalent lui était imposé en Grèce même par le renouvellement de la guerre avec Sparte et ses alliés (VI 1. 1, cf. VI 105. 1, VII 18, 28. 3). Une seule de ces entreprises constituait déjà une tâche écrasante. L'addition des deux dépassait les forces d'un Etat, même d'un Etat de la puissance d'Athènes. Des circonstances politiques et personnelles sur lesquelles il ne peut être insisté ici vinrent encore compliquer une situation déjà par elle-même très délicate. En deux ans, l'expédition de Sicile se transforma en un gouffre dans lequel on vit s'engloutir les réserves physiques et morales qui assuraient jusqu'ici la prééminence de la grande Cité.

D'abord les vaisseaux. Au départ, en été 415, la flotte qui, de Corcyre, son lieu de rassemblement, s'ébranla vers l'occident, comprend au moins trois cents bâtiments, y compris les transports. Sur ce chiffre, il y a cent trente-quatre galères de combat du dernier modèle (VI. 43. 1, 44. 1). Au bout de deux années de service, après les graves échecs qui ont succédé aux succès initiaux, cette puissante escadre a perdu une grande partie de son efficacité. Les bâtiments qu'on ne pouvait, par suite des circonstances, mettre aussi souvent à sec qu'il faudrait perdent leur étanchéité et les équipages, décimés par la fatigue, les attaques et la maladie, sont en train de se désorganiser (VII 12). Le commandant en chef, Nicias, tout en donnant ces nouvelles défavorables, réclame à Athènes des renforts si l'on veut poursuivre l'entreprise. On lui expédie, en avant-garde, un premier groupe de dix vaisseaux dans l'hiver 414-13, auquel fait suite, le printemps suivant, le gros de soixante-treize galères, avec une nouvelle armée (VII 16. 2, 42. 1). Ainsi, en moins de trois ans, plus de deux cents vaiseaux de ligne et une quantité plus grande encore de bâtiments de transport et de barques sont partis pour la Sicile. De tout cela rien ne reviendra. Ce sera une perte nette. Il en sera de même pour les équipages et le corps expéditionnaire.

Ces pertes immenses et rapprochées, jointes aux exigences de la guerre dans les eaux grecques, entraînent un effort financier correspondant auquel ne résistent ni les réserves de numéraire ni les disponibilités courantes. Surtout que celles-ci diminuent à mesure que les Péloponésiens poussent la guerre en Attique et dans le territoire de l'« empire ». Destructions et défections bouleversent le budget des recettes. En même temps que fondent les escadres, Athènes voit ses réserves s'épuiser et se tarir ses sources régulières de revenu (VII 27, 28). Sa position financière se détériore avec sa position navale, car elles sont mutuellement condition l'une de l'autre. Le fond du trésor est atteint en 412, quand les événements d'Ionie provoquent la décision d'utiliser la dernière et suprême réserve de mille talents constituée en 431 au début des hostilités avec interdiction sous peine de mort d'en proposer l'emploi « à moins que l'ennemi ne menaçât la ville d'une attaque navale et qu'il fallût se défendre ». (VIII 15. 1, II 24. 1). Eventualité qui paraissait alors inimaginable.

A mesure que les Athéniens subissent pertes et échecs, leur confiance en eux-mêmes, source de leur combativité, va diminuant. Inversement, dans le camp ennemi, les escadres se multiplient et s'aguerrissent, et le moral s'élève en conséquence. Ainsi l'inégalité des effectifs et des finances, et, ce qui est plus important encore, l'inégalité de capacité nautique et de moral tend de plus en plus à se réduire. Nous ne pouvons suivre ici les fluctuations de cette courbe, mais le moment approche où, l'équilibre des forces physiques et morales étant atteint puis dépassé, la balance penchera du côté des adversaires péloponésiens d'Athènes. Le déséquilibre qui jouait à l'origine en faveur de celle-ci se manifestera alors au profit de Sparte et de ses alliés. La chute d'Athènes ne sera plus alors qu'une affaire de temps.

Quelques épisodes suffiront pour illustrer ce mouvement de bascule.

Comparons aux combats navals soutenus en 429 par Phormion dans le golfe de Corinthe l'événement suivant.

Au printemps 413, après le deuxième hiver en Sicile, les Athéniens, tout en maintenant autour du Péloponèse une croisière de trente vaisseaux, en expédient soixante-cinq en Sicile sous le commandement de Démosthène. Les deux escadres ont comme première mission d'opérer des incursions sur les côtes du Péloponèse (VII 20). En effet, un promontoire est occupé et fortifié en face de Cythère, puis les deux divisions se séparent, l'une pour regagner l'Attique, l'autre pour continuer sa route vers Corcyre (id. 26). Arrivé à Phéa en Elide, Démosthène rencontre et coule un transport de Corinthe qui se dirigeait vers la Sicile (31. 1), puis relâche dans la région d'Anactorion, en Acarnanie, pour embarquer des troupes alliées et recevoir des bâtiments de renfort. Il y reçoit la visite du commandant de Naupacte, Conon, qui lui apprend que l'escadre de surveillance corinthienne, forte de 25 unités, s'apprête à passer à l'attaque. Il demande en conséquence du renfort, « attendu que ses dix-huit navires n'étaient pas capables de se mesurer avec ceux de l'ennemi ». (31. 4). Ce n'est plus le langage de son prédécesseur de 429. Démosthène lui dépêche alors dix galères, les meilleures dont il dispose, ce qui porte à 28 unités l'escadre de Conon. Son adversaire ayant aussi reçu quelques renforts, les forces sont à peu près équivalentes (34. 1). Le combat s'engage dans le voisinage de la côte d'Achaïe. L'escadre corinthienne est rangée en ligne serrée dans l'espace qui sépare deux promontoires, eux-mêmes garnis de troupes d'infanterie. Cette position a pour but évident d'empêcher les vaisseaux athéniens de déborder les ailes et d'attaquer de flanc leurs adversaires. La manœuvre réussit. Il se produit surtout des attaques frontales qui s'avèrent fatales aux Athéniens. Sept de leurs bâtiments sont rendus inutilisables. Ce résultat est dû entre autres à la présence sur les galères de Corinthe d'un dispositif nouveau, qui, renforçant la membrure de leur proue, a rendu leur choc plus redoutable (VII 34. 5, cf. 36. 2). Ainsi un perfectionnement technique vient s'ajouter, chez les Corinthiens, à une heureuse disposition tactique. Cette combinaison d'avantages leur assure un succès marqué dans cet engagement; quoique

aucun vaisseau athénien n'ait été coulé tandis que trois corinthiens ont été envoyés par le fond, le bilan des pertes reste en faveur de ces derniers. Mais c'est surtout le résultat moral qui est important. La marine athénienne, naguère si audacieuse qu'elle n'hésitait pas à prendre l'offensive malgré une écrasante infériorité numérique, confiante dans sa supériorité tactique, n'a osé cette fois engager le combat qu'une fois en possession de l'égalité sinon de la supériorité du nombre. L'initiative a passé à l'adversaire. La confiance inébranlable en soi-même qui a jusqu'ici animé la flotte athénienne n'est plus entière. Les résultats de l'engagement justifient d'ailleurs cette prudence. L'adversaire, depuis le début des hostilités en 431, a beaucoup appris. Il s'entend maintenant à adopter un ordre de bataille qui enlève aux Athéniens la possibilité d'employer leur manœuvre favorite d'abordage par le flanc (VII 36, cf. 49) ; il a su aussi apporter à la construction navale des perfectionnements qui rendent ses navires plus redoutables comme instruments offensifs. Sur ce point les Athéniens se sont laissé devancer. Sans doute la supériorité incontestée dont ils ont longtemps joui les a-t-elle rendus trop insouciants, comme il arrive souvent.

On voit, peu après ce combat du golfe de Corinthe, où ces innovations en matière de construction navale ont fait leur preuve, les Syracusains les adopter à leur tour et avec le même succès (VII 36. 2, 62. 3, 65). Il est plus que probable qu'il n'y a pas là une coïncidence accidentelle, mais une mise en commun des expériences faites par les états-majors des cités alliées. En effet, l'engagement qui met aux prises Athéniens et Syracusains peu après l'affaire du golfe de Corinthe offre la plus grande ressemblance avec celle-ci. Les proues des galères syracusaines ont été renforcées sur le même modèle que les corinthiennes. Le lieu du combat est choisi de façon à ne permettre aux Athéniens que des attaques frontales dans lesquelles la construction plus légère de leurs bâtiments les met en état d'infériorité. L'application de ces méthodes produit à Syracuse les mêmes conséquences que dans les eaux de l'Achaïe : les pertes navales des Athéniens dépassent de beaucoup celles de leurs

adversaires, sans qu'il y ait encore toutefois rien de décisif. Cependant ce résultat, si modeste soit-il encore, témoigne que la suprématie navale est en train de se déplacer, et cette constatation donne aux ennemis d'Athènes un immense encouragement. « Les Syracusains », rapporte Thucydide après le récit des combats navals dont il vient d'être question, « conçurent la ferme espérance de prendre sur mer une supériorité décidée. » (VII 41.4). Quant aux Corinthiens, « c'était pour eux » dit-il, « un succès que de n'avoir pas une infériorité marquée, tandis que les Athéniens se tenaient pour battus parce qu'ils n'avaient pas remporté complètement l'avantage ». (34. 7). Forts de ces encouragements, les Syracusains ne tardent pas à remporter un nouveau succès naval, cette fois beaucoup plus complet, mais non encore définitif. La supériorité matérielle reste toujours aux Athéniens, les possibilités de redressement ne leur sont pas retirées, mais leur moral est atteint. Les échecs successifs qu'ils ont subis sur l'élément où ils avaient toujours dominé leur ont enlevé la confiance.

Le général lacédémonien Gylippe, qui dirige en Sicile les opérations contre les Athéniens, ne manque pas d'insister sur ce point pour donner du cœur à ses troupes : « Les Athéniens venus dans la Sicile, d'abord pour l'asservir, et ensuite, s'ils avaient réussi, pour asservir le Péloponèse et le reste de la Grèce, les Athéniens qui possèdent une puissance plus grande que ne le fut jamais celle des Grecs, c'est vous qui les premiers, leur tenant tête sur mer, où leur marine règnait sans rivale, les avez déjà vaincus plus d'une fois, et allez sans doute les vaincre encore, car dès que l'on a reçu un échec du côté où l'on se croyait le plus fort, on finit par concevoir de soi-même une opinion bien plus au-dessous de ce que l'on vaut réellement que si l'on n'avait pas auparavant élevé aussi haut ses pensées ; et, trompé dans son attente orgueilleuse, on demeure inférieur à la puissance effective de ses forces. C'est là ce que doivent éprouver les Athéniens. » (VII 66). L'orateur ou, ce qui revient au même, l'historien qui le fait parler, constate chez les Athéniens de l'armée de Sicile une détérioration du moral qui, à ses yeux,

compense, et au delà, la marge de supériorité matérielle qui leur reste encore, puisque le nombre de leurs vaisseaux dépasse celui de l'adversaire (id. 67. 3). En effet, le total des bâtiments qui prennent part au dernier engagement dans le Grand port de Syracuse atteint près de deux cents, dont cent-dix aux Athéniens (VII 60. 4, 70. 4).

Le résultat n'en est pas moins désastreux pour ces derniers. Leur but était de forcer leur sortie de ce Grand port où ils s'étaient laissé enfermer. Ils n'y parviennent pas, sont rejetés sur leur camp avec de graves pertes. L'ennemi, cependant, n'a pas moins souffert, et la proportion des forces reste à peu près la même qu'auparavant : soixante vaisseaux aux Athéniens, contre moins de cinquante aux Syracusains (id. 72. 3). Le commandement athénien désire en profiter pour tenter encore un essai d'échapper à l'étreinte ennemie, mais cette fois l'armée ne le suit plus ; elle refuse d'embarquer. Son moral a définitivement cédé. Elle a perdu la foi dans ses capacités nautiques et ne veut plus entendre parler que d'une retraite par terre (72. 4). Les vaisseaux encore en état de tenir la mer sont abandonnés sans même qu'on prenne la peine de les détruire tous (74).

On sait comment finit cette retraite. Infime fut le nombre de ceux qui échappèrent à la mort ou à la servitude parmi les quarante mille hommes qui avaient quitté le camp devant Syracuse (75. 5). « Ce fut un anéantissement total : armée de terre et flotte, rien ne subsista, et, de tant d'hommes, bien peu regagnèrent leur patrie. Tels furent les événements de Sicile. » (87. 6). Thucydide souligne par ces mots pleins de poids la fin de cette funeste entreprise. Funeste, parce qu'elle a compromis de la façon la plus grave la position dominante d'Athènes comme puissance navale. Cette supériorité résidait, on l'a vu, dans une avance notable sur tous ses concurrents en tonnage, en effectifs instruits et surtout en expérience des choses de la mer, cette expérience incomparable dont la seule pensée jetait le découragement dans les rangs ennemis.

Les porteurs de cette expérience si lente à s'acquérir ont disparu en Sicile par dizaines de milliers. Voilà la perte irré-

parable. On peut reconstruire rapidement des galères, encore qu'il faille les ressources financières voulues ; on ne remplace pas au pied levé des équipages entraînés aux difficiles manœuvres nautiques. Les deux années de la guerre de Sicile ont consommé des réserves à un rythme dépassant toute prévision et toute possibilité de combler les vides. Thucydide nous dépeint la consternation des Athéniens à la nouvelle du désastre et notamment à la pensée de cette jeunesse disparue « dont aucun équivalent n'existait ». (VIII 1. 2). Les arsenaux étaient vides, le Trésor était vide, les équipages faisaient défaut. De ces trois pénuries, la dernière est de beaucoup la plus grave. Athènes a désormais perdu tous les avantages qui lui assuraient la supériorité navale, les avantages qualitatifs, les plus précieux, comme les avantages quantitatifs.

Après la catastrophe de Sicile, les dispositions mutuelles des deux antagonistes se sont exactement renversées. La confiance en soi qui caractérisait autrefois les marins athéniens est devenue l'apanage des Péloponésiens jadis pusillanimes, et la timidité a envahi les équipages athéniens. Preuve en soit cette remarque de Thucydide après la bataille de Cynosséma dans l'Hellespont, en 411, engagement qui fut favorable aux escadres athéniennes : « Cette victoire navale ne pouvait arriver plus à propos. En effet, jusqu'alors ils avaient craint la marine péloponésienne, à cause de leurs échecs récents et du désastre de Sicile ; mais dès lors ils cessèrent d'avoir mauvaise opinion d'eux-mêmes et de tenir les ennemis pour capables de quelque chose en matière navale. » (VIII 106. 2). C'est à peu près ce que disait l'historien sur les sentiments des Syracusains et des Péloponésiens après leurs premiers succès remportés sur les flottes athéniennes durant la guerre de Sicile.

Si Athènes veut lutter encore sur mer, il lui faudra désormais partir du même niveau que ses adversaires ou même de plus bas, et cela sous tous les rapports. Telle est la grande différence entre l'Athènes de 431 et celle de 413. Certes, l'énergie indomptable qu'elle déploie après le désastre lui permettra dix ans

encore de défier la fortune [1]. Ses sujets qui ne lui accordent plus en 413 que quelques mois de résistance se préparent une grande déception (VIII 2. 2). On verra encore de puissantes flottes athéniennes tenir la mer et remporter des succès marqués, mais non plus dominer la mer, comme auparavant, par leur seule présence. Il leur faudra toujours à nouveau disputer péniblement la suprématie à un adversaire de puissance et de qualité presque égales en sorte que le moindre échec prendra des proportions redoutables parce qu'aucune marge de supériorité suffisante ne viendra le compenser automatiquement. Livrée à la merci des hasards inévitables de la guerre, Athènes finira par succomber quand ses dernières réserves navales auront été détruites et qu'il ne lui restera littéralement plus le moyen de les remplacer.

Au moment de l'engagement décisif d'Aegos Potamos, dans les Dardanelles, en 405, Athènes n'y avait pas moins de cent quatre-vingts bâtiments. Ce chiffre témoigne de sa force de résistance et de redressement, mais c'était la dernière flotte disponible. Elle ne laissait derrière elle que des docks vides, des arsenaux vides, des casernes vides, des magasins vides. Le destin d'Athènes se jouait sur cette seule et ultime carte. Elle fut fatale. On sait comment le Spartiate Lysandre endormit la défiance des Athéniens, surprit leurs vaisseaux tirés sur la plage, les équipages en train de fourrager dans la campagne, rafla ou détruisit tout. Neuf trières athéniennes seulement eurent le temps d'appareiller et de prendre le large après le combat, qu'on ne peut qualifier de naval. L'imprévoyance

---

[1] Cf. Thuc. II 65. 12 : « Quoique par leur échec de Sicile les Athéniens eussent perdu leur armée et la plus grande partie de leur marine, quoiqu'ils fussent déjà à l'intérieur en état de révolution, ils résistèrent encore pendant dix années, non seulement à leurs anciens ennemis, mais encore aux Siciliens réunis à ces derniers, à la plupart de leurs alliés qui avaient fait défection, et enfin à Cyrus, roi de Perse, qui se joignit aux Péloponésiens et leur fournit de l'argent pour l'entretien de leurs vaisseaux. Ils ne succombèrent que lorsque, vaincus par leurs propres dissensions intestines, ils ne purent plus résister. »

des chefs, malgré des avertissements, l'indiscipline et le dénuement des équipages attestent la décadence dont souffrait alors la marine naguère si illustre d'Athènes. L'ennemi n'aura plus qu'à prendre possession du Pirée et à laisser la famine faire son œuvre. Mais, dès 412, la différence, au point de vue naval, avec la guerre de dix ans est manifeste. Le temps n'est plus où les galères athéniennes sillonnaient l'Egée impunément, en dépit de l'état de guerre avec les Péloponésiens, sans rencontrer des forces ennemies. D'emblée la guerre navale est portée dans les possessions ioniennes d'Athènes où l'ennemi trouve une assistance sérieuse chez les sujets mécontents de celle-ci. Cette assistance se double de l'appui financier des satrapes d'Asie Mineure qui voient dans la situation une occasion de récupérer pour leur maître les villes côtières passées depuis les guerres médiques sous la souveraineté athénienne et auxquelles le Grand Roi n'a jamais renoncé. Les Péloponésiens concluent avec lui une série de traités dont le dernier stipule qu'en retour de leur alliance avec lui contre les Athéniens, le monarque perse subviendra à l'entretien de la flotte péloponésienne jusqu'à l'arrivée de la flotte royale (VIII 58).

Ces subsides étrangers, joints à une réorganisation des finances de la ligue péloponésienne combleront d'autant plus facilement la distance qui séparait, financièrement, Athènes de ses adversaires que celle-ci est, on l'a vu, en train de s'appauvrir. En même temps, les effectifs navals de l'autre camp ont constamment grandi ; les Syracusains et leurs alliés du continent grec ont appris à réunir de fortes escadres et à les manœuvrer avec succès. Des convois importants ont réussi à passer du Péloponèse en Sicile malgré la croisière ennemie. Après l'anéantissement de l'armada athénienne devant Syracuse, ils seront disponibles pour les opérations dans l'Egée. Dès l'hiver suivant, une flotte péloponésienne de cent navires est en préparation. Elle s'augmentera de contingents siciliens et de ceux des alliés d'Athènes qui, comme Chios, passeront dans l'autre camp. Cette fois, la flotte péloponésienne ne reste pas sur le papier. Immédiatement après Aegos Potamos, Lysandre dispose

de plus de deux cents bâtiments de guerre uniquement de provenance grecque (Xénoph. *Hell.* II 2. 5).

Les atouts détenus par Athènes et qui lui assuraient la suprématie navale ayant ainsi passé successivement dans le jeu de ses adversaires, ceux-ci devaient fatalement gagner la partie et rester maîtres de la mer à leur tour, tant qu'ils ne se laisseraient pas derechef ravir les facteurs de ce succès.

Mais cette victoire de Sparte, quand elle se produit, n'en consacre pas moins, sur un autre plan, une victoire athénienne, celle de l'intelligence d'un Périclès et d'un Thucydide qui ont d'avance déterminé les causes dont dépend l'institution, la persistance et le déclin de toute suprématie maritime, en sorte que le destin d'Athènes ne fait que confirmer le théorème qu'ils ont établi. Les conditions du succès se sont simplement déplacées d'une des puissances en conflit vers sa rivale. Les Péloponésiens n'ont finalement triomphé d'Athènes que parce qu'ils sont devenus une puissance maritime et qu'ils ont réussi à se procurer en plus grande proportion que leur ennemie les éléments matériels et moraux indispensables à l'établissement de cette puissance : argent, matières premières, personnel humain, compétences, confiance en soi. Qu'ils y soient parvenus, comme le pense Thucydide, moins par leur propre vertu qu'à la faveur des fautes de leur adversaire [1] n'enlève rien à la valeur des déductions de l'intelligence péricléo-thucydidéenne. Elle professe qu'une suprématie maritime ne s'improvise pas, qu'elle est le produit d'un effort tenace et qu'elle ne dure que par la prolongation de cet effort sous forme d'un perfectionnement infatigable des éléments moraux et physiques dont l'association est l'indispensable fondement de cette suprématie. Elle nous fait aussi connaître ces éléments. De plus, elle enseigne qu'une puissance en possession de la maîtrise de la mer ne peut en être dépouillée que par des moyens maritimes : il faut devenir plus fort qu'elle sur les eaux.

---

[1] Cf. Thuc. VIII 96. 3.

Ces observations ne valent-elles que pour les Grecs d'il y a vingt-quatre siècles ? Ont-elles perdu leur valeur avec l'abandon de la propulsion humaine, l'introduction de la machine à vapeur, l'intervention de la navigation sous-marine et aérienne, la rapidité des déplacements et la dilatation planétaire des conflits ? Il semble bien que ces innovations n'ont fait que compliquer le problème sans en transformer l'essence. La maîtrise de la mer dépend aujourd'hui de la combinaison d'un plus grand nombre de moyens qu'au temps de Périclès, l'utilisation efficace de ces moyens exige l'acquisition d'autres et de plus nombreuses techniques que celle de la propulsion à la rame et des manœuvres de choc. Cependant la possession des instruments dépend toujours de la puissance financière et l'acquisition des techniques du temps, de l'entraînement et de l'expérience. Et dira-t-on que ces impondérables moraux dont se composent la certitude de vaincre et la capacité de surmonter des échecs momentanés ont vu diminuer l'importance que leur attribuait le vieil historien athénien ? Son ambition allait plus loin que d'être simplement le chroniqueur scrupuleux d'un grand conflit ; il voulait donner aux générations futures des moyens de s'y reconnaître dans le tourbillon des événements où elles se trouveraient sans doute un jour emportées à leur tour.

« Peut-être, écrit-il au début de son histoire, l'absence de fiction rendra-t-elle moins agréable la lecture de cet ouvrage. Il me suffira que le tiennent pour utile ceux qui voudront avoir une connaissance sûre aussi bien du passé que de l'avenir, dans la mesure où l'identité de la nature humaine peut amener le retour des événements révolus ou de quelque chose d'approchant. » (I 22. 4).

Ainsi le génie de Thucydide s'est-il efforcé de dégager de l'infinité des faits des constantes historiques. J'ai essayé ici de mettre en évidence l'une d'entre elles qu'on peut définir les conditions de la maîtrise de la mer, conditions matérielles et conditions psychologiques.

Rien ne nous empêche de vérifier sur la réalité historique dans laquelle nous sommes impliqués aujourd'hui l'exactitude

de l'épure établie il y a vingt-quatre siècles par le penseur athénien. Nous y gagnerons d'introduire à sa suite dans le chaos d'événements qui nous emporte un principe d'intelligence et ainsi, dans quelque mesure, de le dominer.

Victor MARTIN.